

ARCHISCOPIE

ÉDITÉ PAR LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE / IFA

1, place du Trocadéro et du 11-Novembre • 75116 Paris

Tél. : 01 58 51 52 00 • Fax : 01 58 51 59 92

www.citechaillot.fr

N° 95 - mai 2010

2 à 11 CALENDRIER

et 13 PROGRAMME DE LA CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
IFA / MMF / ÉCOLE DE CHAILLOT

14 à 23 ACTUALITÉ

P 14 ROME, LE MAXXI, UN MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN

P 17 RÉAMÉNAGEMENT DE LA DARSE DU FOND DE ROUVRAY, PARIS 19^È

P 19 BARCELONE, LE PARC DE POBLENQU

P 21 RESTAURER E1027, LA MAISON EN BORD DE MER

P 22 INDE DU SUD : LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL ET URBAIN DU CHETTINAD

24 à 28 DOCUMENTS

P 24 CHICAGO, 1910-1930 : LE CHANTIER DE LA VILLE MODERNE

P 25 LE PAYSAGE, C'EST L'ENDROIT OÙ LE CIEL ET LA TERRE SE TOUCHENT

P 26 DES SOURIS DANS UN LABYRINTHE

P 27 L'EAU DANS LES VILLES DE L'ANTIQUITÉ

deutique, pour un apprentissage du projet de paysage” siègent en bonne place. Avec un autre texte de présentation de l’enseignement, elles disent toute l’importance prise par la création - sans en savoir beaucoup plus que les étudiants au départ est-il rappelé - d’une pédagogie spécifique à l’École nationale supérieure du paysage dans ces mêmes années.

Adresse aux étudiants, lettre à une amie, argumentaire à destination du jury du Grand Prix de l’urbanisme, quelle que soit sa forme, l’écriture reste ciblée vers la transmission de savoirs, vers la découverte concrète du bambou ou vers celle plus psychanalytique de la part manquante du paysage et du point de vue de l’autre. Un détour par une corde à linge dans un jardin de l’île d’Yeu et la recherche de l’horizon dans des cours parisiennes introduisent une échelle plus intime que celle de ses commandes, toujours publiques et de plus en plus amples. De-ci de-là, l’écriture se rythme de coups de griffes sans lesquels ce livre ne serait pas réellement de son auteur. Ses attaques, toujours argumentées, visent tout aussi bien la pensée de l’accumulation sans articulation avec le local, la pseudo-polémique ville-nature ou ville-campagne baignée de nostalgie, les parcs à thèmes qui vident l’imaginaire, la suprématie des hauts lieux où l’admiration croît à mesure que l’usage se perd et les arbres “plantés par le haut” en espérant faire l’économie du temps de leur croissance. Derrière la véhémence, la conviction. Derrière la conviction, la lecture détaillée et à rebrousse-poil de l’histoire. Les squares parisiens sont ainsi présentés sous l’angle d’une codification stérilisante et oubliée de l’existant orchestrée par Alphand désigné comme responsable tant de la pratique de l’espace vert que du manque de culture paysagère du XX^e siècle, une conclusion toutefois légèrement nuancée vingt-cinq ans après l’écriture du texte. Un extrait du travail de recherche mené avec Marie-Hélène Lauze dans les allées du parc de Versailles introduit le chapitre “Lieux”. Si le minutieux décryptage s’avère difficile à suivre en l’absence de plans, la progression de l’enquête reste bien nette. Corajoud ne se contente pas d’invoquer l’emboîtement des échelles, il le démontre et explique la production d’une apparente simplicité par la sophistication de certains détails.

Comme tout monologue, l’ouvrage appelle la réponse et la contradiction qui ne devraient pas manquer d’arriver vu la cadence et l’ampleur d’horizon des publications de l’École nationale supérieure du paysage. Corajoud n’est pas le seul à penser le paysage, comme le rappellent les deux livres évoqués plus haut. Mais on mesure mieux à la relecture groupée de ces textes la part motrice de son travail et on apprè-

cie la cohérence tenue dans le temps de sa pensée de l’horizon. Par touches successives, ce livre offre une bien belle image du paysage, dont le lecteur attentif aura cependant retenu qu’il résiste à toute forme de définition..., même si la petite phrase du titre risque de lui trotter quelque temps dans la tête.

Anne Demerlé-Got

Michel Corajoud, *Le Paysage, c’est l’endroit où le ciel et la terre se touchent*, Arles/Versailles, éd. Actes Sud/École nationale supérieure du paysage, 2010, 272 p., 25 €.

1 – *Sous la direction de François Dagognet*, Seyssel, éd. Champ Vallon, coll. Milieux, 1982.

2 – Michel Corajoud *Paysagiste*, Paris/Versailles, éd. Hartmann/École nationale supérieure du paysage, coll. Visage, 2000.

3 – *Dont les mémoires ont fourni à Dezallier d’Argenville la matière de La Pratique du jardinage*.

4 – <corajoudmichel.nerim.net>. *Les images sont présentées en grand format (600x800 pixels) accompagnées de repérages cartographiques*.

5 – *Les actes sont téléchargeables sur <www.ladefense-seine-arche.fr/images/documentation/seine-arche/colloque/colloque-espaces-publics-2008_10_08.pdf>*.

DES SOURIS DANS UN LABYRINTHE

Le labyrinthe est probablement l’une des métaphores les plus anciennes de l’apprentissage de la vie, mais aussi de la ville. Dès le début du XIX^e siècle, “le labyrinthe est une ‘figure de l’espace contraint’, pour ne pas dire : de l’espace de la contrainte. Il n’est donc pas l’archétype de la ville, mais celui de l’expérience qu’un sujet fait de l’espace urbain, voire celui d’un vaste malaise dans la civilisation capitaliste et urbaine. En somme, un signe des temps”¹. Pour certains chercheurs, la figure du labyrinthe est un outil de compréhension et de représentation particulièrement pertinent pour analyser et parfois même orienter les comportements humains dans leur environnement construit². Une discipline récente, le marketing “expérientiel”, instrumentalise ce type d’études cognitives et sociologiques pour comprendre les mécanismes d’appropriation de l’espace par un individu ou un groupe d’individus dans le cadre d’une expérience de consommation³. Dans certains cas, l’action sur différentes variables (agence-ment de l’espace et ambiances), comme on le ferait avec des souris de laboratoire, permet d’ajuster en retour les paramètres de configuration de la mise en scène de l’offre. Ces ajustements réciproques viennent remettre en question l’hypothèse d’un déterminisme uni-

voque de l’environnement programmé sur le comportement. “L’existence de l’architecture comme phénomène social dans une société implique que l’architecture porte déjà l’empreinte de cette société. Nous ne pouvons espérer comprendre comment l’architecture affecte le comportement tant que nous n’avons pas compris comment le comportement est déjà inscrit dans les objets architecturaux eux-mêmes”⁴.

Les titre et sous-titre du dernier ouvrage de l’architecte et psychologue du travail Élisabeth Pélegrin-Genel laisseraient entendre que la vie quotidienne de l’individu urbain ou périurbain, quels que soient les lieux où elle s’inscrit, se résume de plus en plus à une succession d’expériences dont les paramètres sont codifiés ou programmés, et cela sans qu’il en soit réellement conscient. Il serait au pire, comme une souris de laboratoire, manipulé et captif, au mieux maintenu dans l’illusion de sa liberté de choix et d’action - une liberté pourtant surveillée et subordonnée à une mobilité contrainte. La théorie de la manipulation, alimentée par la littérature récente dénonçant les effets de l’économie libérale sur la société hypermoderne (privatisation croissante des espaces publics, hypermarchandisation de la vie quotidienne, pratique universelle de l’hyperconsommation, goût pour l’hyperréalité⁵, est cependant tempérée par le fait que, dans bien des cas, nous en serions les complices. La nostalgie de l’enfance, la soif d’authenticité, l’appréhension de l’inconnu, la peur de la foule, l’attrait de l’immédiateté, le besoin de sécurité se traduisent par une multitude de variables comportementales observées, disséquées et de mieux en mieux exploitées par les “concepteurs d’environnements” publics et privés.

Ronds-points, centres commerciaux, motels, parcs de loisirs, magasins d’ameublement, etc. : si la plupart des “environnements” passés en revue dans l’ouvrage sont des *topoi* déjà décrits et analysés, souvent brillamment, dans des essais dont le retentissement ne s’est pas limité au seul milieu des sciences humaines⁶, la lecture thématique proposée, visant un public plus large mais appuyée sur de solides références, incite inmanquablement à la réflexion. Dans un style simple et personnel, flirtant parfois avec le ton de la confiance, l’auteure regrette la prolifération des “espaces dupliqués”, plus proches des “lieux communs” du philosophe Bruce Bégout que des “non-lieux” de l’anthropologue Marc Augé, en ce qu’ils n’excluent pas les pratiques d’appropriation ni les détournements. “[Leur] fonction première, explique Élisabeth Pélegrin-Genel, reste d’abriter pour un temps plus ou moins long un public et de le captiver au double sens du terme : le garder

captif, mais aussi l'enchanter". L'historien de l'architecture Sigfried Giedion ne disait pas autre chose en 1928 lorsqu'il évoquait, à propos de la conception des grands magasins du Printemps dans les années 1880, le recours à des "solutions architecturales vicieuses" pour "accueillir la foule et la retenir en la séduisant". Retenir et séduire l'acheteur potentiel en lui laissant la possibilité de s'appropriier virtuellement un bien, voilà une logique qui conduit de plus en plus de particuliers, épargnés par la tendance à l'aseptisation des logements ou bien victimes de la mode de la personnalisation formatée, à recourir à des "relookeurs" pour faire de leurs intérieurs de véritables showrooms. On est toutefois surpris de ne pas trouver dans le livre de référence à la mise en scène des journées de vente d'appartements par certains promoteurs immobiliers, qui n'hésitent pas à recourir à un conditionnement psychologique et à une dramatisation de l'espace favorables au surgissement du sentiment d'urgence et de l'esprit de compétition⁸.

Spécialiste des espaces de travail, l'auteure consacre un développement à la généralisation de l'*open space*, ces bureaux paysagers venus d'Allemagne, dans les établissements publics et privés, jusque dans les trains : à la régulation comportementale collective et au bannissement de l'intimité qu'ils induisent se superpose souvent la surveillance virtuelle. Surveillance et régulation sont également les principes qui régissent la conception des fast-foods : la suppression de la séparation visuelle entre la salle et les cuisines conduit les clients à contrôler, inconsciemment, la régulation des flux et des comportements. Ne rien cacher, ou presque, de son existence, voire de son corps : émissions de télé-réalité ou pratiques de sociabilité à l'œuvre sur Internet, toutes relèvent d'une forme d'exhibitionnisme assumé, vertigineuse irruption de l'intimité dans l'espace mondial virtuel, dérivées de la transparence brocardée par Jacques Tati dans *Playtime*, une œuvre... d'anticipation.

Julien Bastoen

Élisabeth Pélegrin-Genel, Des Souris dans un labyrinthe. Décrypter les ruses et manipulations de nos espaces quotidiens, Paris, La Découverte / Les Empêcheurs de penser en rond, 2010, 246 p., 16 €.

1 – Pierre Loubier, Le Poète au labyrinthe. Ville, errance, écriture, Fontenay-aux-Roses / Saint-Cloud, ÉNS Éditions, 1998, p. 13, citant Abraham Moles et Élisabeth Rohmer, Labyrinthes du vécu, Paris, Librairie des méridiens, 1982, p. 75.

2 – Claude Lefèvre, "Labyrinthe et communication", Architecture et comportement, vol. 4, n° 3, 1988, p. 277-293.

3 – B. H. Schmitt, Experiential Marketing:

How to get customers to sense, feel, act and relate to your company and brands, New York, The Free Press, 1999.

4 – Bill Hillier et Jeanne Hanson, "Un second paradigme", Architecture et comportement, vol. 3, n° 3, 1987, p. 201-203.

5 – Bernard et Véronique Cova, "L'expérience de consommation : de la manipulation à la compromission", communication au colloque Société et consommation, Rouen, 11 et 12 mars 2004.

6 – Marc Augé, Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Paris, Seuil, 1992 ; Bruce Bégot, Lieu commun. Le motel américain, Paris, Allia, 2003 ; François Ascher, La Société hypermoderne ; ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs, La Tour d'Aigues, L'Aube, 2001 ; David Mangin, La Ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine, Paris, La Ville, 2004.

7 – Walter Benjamin citant Sigfried Giedion (Bauen in Frankreich, bauen in Eisen, bauen in Eisenbeton, Leipzig, 1928, p. 35), dans Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages, Paris, Le Cerf, coll. Passages, 1989, p. 71 (A3, 6).

8 – À ce sujet, les travaux pionniers de Soline Nivet sont particulièrement éclairants : Architecture d'auteur versus produit commercial ? L'immeuble-villas et les Villas suspendues⁹ : deux stratégies de communication, thèse de doctorat en architecture, sous la dir. de Monique Éleb, université de Paris 8-Saint-Denis, soutenue en 2006.

EAU DANS LES VILLES DE L'ANTIQUITÉ

Les archéologues n'ont certes pas attendu le mode de l'environnement pour s'intéresser à l'eau, mais la vague est porteuse. Diverses publications récentes en témoignent : le catalogue d'une exposition sur le Nil et Alexandrie et des articles dans des revues archéologiques.

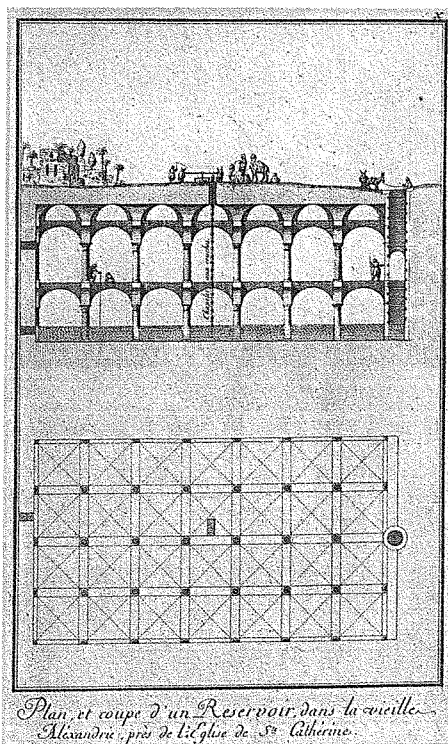
Dans la ville antique, notamment romaine, l'eau occupe une place fondamentale. Si, dans toutes les villes, l'alimentation en eau est évidemment nécessaire, les Romains, d'Occident ou d'Orient, lui demandent davantage.

L'abondance de l'eau est signe de richesse, et sa conduite, ses ouvrages, les lieux de son usage, leur multiplication prennent toutes les formes de l'apparat. On a démontré depuis longtemps que l'alimentation en eau des villes romaines était souvent supérieure à ce qui était nécessaire, même dans les régions arides comme l'Afrique du Nord ou l'Asie Mineure. Les édiles évergètes (les mécènes d'alors) se sont ruinés pour satisfaire leurs concitoyens et... leur honneur.

Le Laténium¹, musée archéologique de Neu-

châtel (à Hauterive en Suisse) construit sur les rives du lac en 2001 par les architectes Laurent Chenu, Bruce Dunning et Pierre Jaquier, présente jusqu'à fin mai une importante exposition, "Du Nil à Alexandrie", préparée par le Centre d'études alexandrines d'Alexandrie.

Le catalogue est proliférant par le nombre des thèmes abordés, celui des illustrations et celui des auteurs. Il traite évidemment du Nil qui nourrit l'Égypte, qui "fait fleurir le désert", mais surtout du cas particulier d'Alexandrie. La ville est située entre la mer et un lac (Mariout) lui-même relié au Nil. Peu après sa fondation par Alexandre, Ptolémée I^{er} fait creuser un canal entre le fleuve et la ville, qui pourtant ne manquait pas d'eau potable grâce à de nombreux puits. Pourquoi ? Outre l'apport d'eau non saumâtre pour la nouvelle capitale, il s'agit, sym-



Plan, et coupe d'un Réservoir, dans la vieille Alexandrie, près de l'Église de St. Catharine.

Le dispositif de puisage d'une citerne d'Alexandrie (gravure).

© CoAteX, fonds d'archives.

boliquement, de capter le fleuve vers la ville, afin de la faire devenir réellement égyptienne. Ce canal est encore aujourd'hui utilisé. Parallèlement à l'apport du Nil par le canal, l'eau de la nappe aquifère a été initialement exploitée par des puits et des "hyponomes" (réservoirs souterrains de captage), puis, à partir de l'époque romaine, par des citernes alimentées par des roues à tambour (*sakieh*). Ces citernes, hypostyles et voûtées, dont certaines ont été révélées par des fouilles récentes, sont spectaculaires. Quelques-unes superposent même plusieurs